

Incroyables Plans Divins (tome 3)

Dominique-Claire Germain

Extraits

Nous sommes le 9 février 2011. Le repas du midi s'achève sur un goût d'incompréhension. J'ai très envie de pleurer car j'ai l'impression que les mots ne suffisent plus à exprimer mes doutes et mes interrogations. Jean-François est hermétique à l'appel au secours de la femme perdue. J'ai la gorge nouée. Puis le téléphone retentit. Clément, comme tous les mercredis, mange chez ma maman, et ce jour-là, il a beaucoup de retard. Ma maman est au bout du combiné :

- As-tu eu Clèm au téléphone, car il est 13h30 et il n'est toujours pas arrivé ?

- Ah bon, non, non, en effet, il devrait être là depuis une heure au moins. J'essaie de l'appeler.

Le téléphone de mon fils reste muet. Puis mon portable sonne à nouveau.

- Domi, c'est Cathy, la maman de Fabien.

- Oui Cathy ?

- Domi, je t'appelle pour m'assurer que tu sois au courant.

- Au courant de quoi ?

- C'est bien ce que je pensais. Domi, Clément s'est fait renverser par une moto, c'est Fabien qui vient de m'avertir.

- C'est-à-dire ? C'est grave ?

- Je ne sais pas. Je me doutais que les secours ne t'avaient pas encore prévenue. En tant que maman, j'aurais apprécié que l'on me prévienne au plus vite.

- Je te remercie Cathy. Peux-tu me donner le numéro de Fabien ?

Maladroite, je compose le numéro de Fabien qui est le meilleur ami de Clément. Fabien ne répond pas. J'appelle les pompiers, ils ne peuvent rien dire. Je contacte alors la police, laquelle pour l'instant ne fournit aucune information. Personne pour expliquer, réconforter et nous guider. C'est insupportable. Mon cœur s'emballe, et j'espère que Clément n'est que légèrement blessé. Après moult tentatives pour obtenir quelques informations, la police me confirme que l'adolescent est transféré à l'hôpital Sainte Anne. Si les secours ont choisi Sainte Anne (Hôpital des armées à la pointe de la technologie), c'est que l'enfant est sérieusement blessé. Une heure après l'appel de Cathy, mes tripes sont à l'envers. Nous filons aux urgences. Dans la voiture, j'ai peur, très peur. J'ai peur du pire, j'ai peur car l'imagination me ballade entre le scénario catastrophe et celui de l'incident.

J'ai prévenu le papa de Clément qui nous attend. Sa présence me rassure.

Nous poussons la porte des urgences. Nous nous présentons et l'expression tendue que nous avons en retour témoigne de la gravité de la situation. On nous fait patienter, moment de supplice. L'urgentiste s'approche. Après une poignée de mains conventionnelle, il nous invite à le suivre. Il est grand, mince et fermé. J'attends un mot d'encouragement, il ne vient pas. La pièce où il prend le temps de nous recevoir est exigüe. Nous nous tenons debout. J'attends

qu'il nous propose de nous asseoir, il ne le fait pas. La pénibilité de ce qu'il a à annoncer lui fait tordre les lèvres. C'est, debout, fébriles, que nous recevons en pleine poitrine :

- Je ne vous cache pas que les blessures de votre fils sont graves, très graves. Il a été lourdement atteint à la tête : grosse fracture du crâne et le cerveau présente des lésions importantes. La zone de Broca est sévèrement touchée ainsi que la zone de la compréhension fine. Clément est bien sûr dans le coma. De plus, sa jambe gauche a été gravement fracturée et on note une perte osseuse. Il devra également subir une ablation de la rate qui a éclaté lors du choc entraînant une hémorragie interne. Son bassin présente 4 fractures. On compte d'autres fractures mais de moindre importance. A ce stade quatre issues sont possibles :

- . Soit votre fils ne sort jamais du coma.
- . Soit il en sort, on ne peut pas vous dire quand.
- . Soit il en sort et je ne peux vous dire quelles en seront les séquelles.
- . Soit, (temps de silence) vous pouvez espérer un miracle.

C'est le choc, une bombe vicieuse qui ne fait aucun bruit mais qui catapulte notre être dans un autre monde. L'un d'entre nous ose cette question :

- La zone de Broca, c'est-à-dire ?

- Cette zone est la zone du langage. Ce qui signifie que l'adolescent devra faire face à des troubles de la parole, ou bien, il y a des possibilités que votre fils soit aphasique.

Décrire ce que je ressens à ce moment précis est presque impossible. Puis le médecin fait quelques pas, nous le suivons. Il enfonce des portes battantes, nous le suivons toujours. Nous pénétrons dans une salle où règne le silence. Je ne sais pas où nous sommes. Une dizaine de femmes et d'hommes se tiennent là, telles des sentinelles vêtues de blancs. Les visages sont emplis de compassion. L'enfant est allongé, recouvert à moitié par un drap immaculé. Sa tête est calée dans une coque transparente, son visage est serein comme s'il dormait paisiblement. Rien ne laisse supposer le fracas que son corps vient de subir. Nous restons là quelques secondes. Les sentinelles nous regardent. Elles sont muettes mais leur expression est si bavarde. L'urgentiste nous reconduit dans le hall des urgences. A chaque pas, sa blouse ouverte vole comme le feraient des rideaux malmenés par les courants d'air. Le visage de cet homme est inexpressif, enfin si, il a tout du Dr House, il est froid et trop professionnel. J'aurais aimé des mots compatissants, ils ne viendront pas. Les portes se sont refermées. Le médecin nous tend un gros sac plastique contenant les affaires de Clément. Une angoisse profonde remonte jusque dans ma gorge. Ce sac débordant de ses vêtements découpés me laisse à penser que c'est, pour l'heure tout ce qui reste de mon fils, comme si la vie m'avait pris mon enfant et qu'il n'en restait plus que des vestiges dans un méprisable sac poubelle. Je distingue alors son écharpe imitation Burbury's, que je lui avais achetée une quinzaine de jours auparavant et qu'il entourait autour de son cou comme pour se cacher. Son téléphone est posé sur le dessus des vêtements et je me dis que peut-être, il n'y répondra plus jamais. Puis, le médecin nous explique que Clément va être transporté au bloc,

qu'il est inutile de rester à l'hôpital et que nous serons contactés dès qu'il en sera sorti. Tel un fantôme de mauvais augure, il disparaît nous laissant assommés, impuissants et perdus.

Je reste droite comme fossilisée. Mon esprit cependant reste très clair. Une force s'est emparée de mes cellules et soutient tout mon être. Pas d'effondrement, mais la sensation que la vie bascule dans le silence assourdissant d'un événement foudroyant. Dans ces moments terribles, les mots ne trouvent pas leur place. Il n'y a rien à dire car nous encaissons encore l'onde de choc qui, petit à petit, se répand partout. Que faire ?

Le père de Clément rentre chez lui. Avec Jean-François nous décidons d'aller chez ma mère qui attend les dernières nouvelles.

La grand-mère de Clément attend sur le seuil, très impatiente, guettant encore un soupçon d'espoir. Avec beaucoup de calme, je lui fais part de la vérité. Elle s'affole et s'enlise instantanément dans la douleur en portant ses poings sur sa tête comme pour conjurer le sort. Je la saisis par le poignet et je lui demande avec fermeté d'arrêter. Posément, je lui fais comprendre que j'ai besoin d'elle et qu'il est fondamental de se soutenir. Elle entend ma requête, et malgré son anéantissement, elle reprend très vite le dessus et décide d'aller faire du café ou du thé. Je ne sais plus qui prévient les membres de ma famille. Mais dans l'heure qui suit, ma sœur et mes frères convergent vers nous et abasourdis, s'installent autour de la table de la salle à manger.

Je tiens debout. Je résiste à l'appel du drame. Je souris encore. Je ne réfléchis plus car mes pensées sont restées comme « figées » par les mots du médecin qui résonnent en boucle comme une rengaine insupportable. J'aimerais la stopper, reprendre le contrôle, mais je ne sais pas comment.